

Entretien avec Onilde Gomez Valon : un pionner de la rumba cubaine en France

Mardi 6 novembre 2012



C'est lors d'un entretien accordé par le danseur Nichito au printemps 2011, alors que je j'habitais encore Genève, que j'ai entendu parler pour la première fois d'Onilde Gomez Valon. Nichito avait alors beaucoup insisté sur le rôle pionnier joué par Onilde et lui-même dans la diffusion en France des danses folkloriques cubaines : son, afro-cubain, afro-haïtien et surtout rumba. Depuis son arrivée en 2000 à Paris, Onilde a en effet joué et interprété cette dernière danse sans relâche, jusqu'à ce que l'ignorance et l'indifférence initiales du public se muent en intérêt, puis en engouement.

C'est à la soirée de rumba bimestrielle qu'il anime à Paris sur la péniche Demoiselle avec son groupe Rumba Abierta que je l'ai rencontré pour la première fois en septembre 2012. C'était amical, chaleureux, spontané, avec une musique vivante de qualité, à mille lieues des dérives commerciales et de la musique enregistrée coutumières à certaines soirées de Salsa parisiennes. Et dès mon premier contact avec lui, j'ai été séduit par la double personnalité de cet homme : simple et presque placide dans le contact quotidien, il dégage par contre une énergie explosive lorsqu'il se met à danser le son et surtout la rumba.

J'ai aussi eu beaucoup de plaisir, au cours de nos entretiens, à l'entendre parler de Santiago de Cuba, ville dont il est originaire et pour laquelle j'éprouve une affection particulière. J'ai apprécié la verve avec lesquelles il m'a raconté sa vie, qui constitue par ailleurs un témoignage précieux sur l'histoire des groupes de danse folkloriques santiagueros des années 1980 et 1990. Je me suis laissé bercer par l'évocation très vivante qu'il m'a faite de lieux et d'artistes dont certains sont aussi pour moi de vieilles connaissances. Et, en le regardant danser et enseigner, j'ai aussi retrouvé ce qui m'avait le plus impressionné et ému lors de mes séjours à Cuba : rythmicité jaillissante, qualité de la posture corporelle, connexion profonde entre danse et musique...

Onilde n'est pas un danseur académique. Ses premiers professeurs ont été les habitants de Los Hoyos, le plus fameux quartier de Conga de Santiago. Il a ensuite participé à plusieurs groupes amateurs réputés, avant de suivre un cursus au sein de troupes professionnelles de haut niveau, comme Cotumba. Depuis son arrivé en France, il a mené simultanément une carrière d'artiste et d'enseignant, animant de nombreux festivals et dansant avec des groupes de renom comme Sergent Garcia ou Africano. C'est aujourd'hui au sein du groupe Rumba Abierta, où il joue à la fois le rôle de danseur, chanteur et percussionniste, qu'il exprime sa sensibilité artistique la plus personnelle. Il dispense également depuis quelques années son enseignement à l'école Cubana Danse, ainsi qu'à Salsabor. C'est là que je l'ai rencontré pour l'interviewer, en profitant d'ailleurs pour m'inscrire à ses cours. Voici la transcription de ces entretiens.



L'enfance et la découverte de la danse



Je suis originaire de Santiago de Cuba. Déjà tout petit, je me souviens que je dansais dans le quartier de Los Hoyos. J'ai reçu ma formation initiale, à partir de l'âge de 10 ans, dans un foyer culturel qui s'appelait la SEPMI, sous la direction d'un moniteur qui connaissait un peu le folklore.

J'ai aussi fréquenté la Conga de Los Hoyos. Je participais aux Carnavals, à la Conga (photo ci-contre, défilé de Conga à Los Hoyos). Même si, plus tard, j'ai reçu une formation académique, je suis fondamentalement un danseur de la rue.

Ce qui me fait vibrer, c'est la rumba : elle est en moi, je la sens battre dans mon cœur et couler dans mes veines. Et pourtant, je ne me rappelle pas exactement où je l'ai apprise. Je l'ai toujours dansé et vu danser.

Dans le quartier de Los Hoyos, il y avait beaucoup de rumberos. Je me souviens qu'en rentrant de l'école, je croisais toujours deux alcooliques dans la rue. Ils taping des clave et dansaient la rumba. À l'époque, ils m'impressionnaient beaucoup : je passais mon temps à les regarder et à les imiter. Il y avait aussi de la rumba au Foco cultural de la Conga de Los Hoyos. On la dansait pour se détendre après les cérémonies de Palo congo, un rite religieux dont je suis proche (photo ci-contre : danseurs de rumba du groupe Kokoye)



Une leçon cuisante



La première fois que j'ai dansé la rumba en public, c'était au centre-ville, du côté de la place Cespedès, où nous nous étions rendus avec un groupe improvisé du quartier de Los Hoyos (photo ci-contre : rumba place Cespedès). Il y avait deux ou trois bons rumberos qui nous regardaient. J'avais à peine 16 ans et, jusque-là, je m'étais pris pour le meilleur rumbero du monde. Mais, à ce moment précis, je n'en menais pas large, et je n'osais pas trop me mettre à danser. Un cousin qui m'accompagnait, Junio, m'a tant encouragé que je me suis enfin lancé, et j'ai fait mon entrée comme une bombe. Je voulais absolument montrer ce que je savais faire. En même temps, je regardais du coin de l'œil les deux danseurs qui étaient en train de me juger. Je ne pouvais entendre ce qu'ils se disaient, car ils étaient loin. Mon cousin, lui, pouvait les entendre. Alors, je lui ai demandé, anxieux : « qu'est-ce qu'ils ont dit ? » « Que tu étais complètement ridicule, que tu donnais l'impression d'être un fou, juste sorti de l'hôpital psychiatrique... »



Sur le moment, j'ai été triste et vexé, mais, quelques instants plus tard, le grand rumbero Juan Bautista Castillo Mustelier, fondateur et directeur du groupe Kokoye (photo ci-contre), m'a fait signe et m'a dit : « Tes mouvements sont élégants. Mais ton problème, c'est que tu ne respirez pas. Tu accumules tous tes mouvements les uns à la suite des autres. Tu dances pour le public mais pas pour toi. Si tu veux montrer quelque chose d'intéressant aux autres, il faut d'abord danser pour toi-même » Il m'a

ainsi donné ma première grande leçon. Grâce à lui, j'ai compris que pour bien danser la rumba, il faut savoir faire des pauses, respirer, marcher tranquillement, se recentrer. Et s'il ne m'avait pas parlé ce jour-là, j'aurais peut-être été découragé pour toujours.

A partir de ce moment-là, j'ai commencé à m'entraîner chez moi inlassablement, seul en face de mon miroir, en prenant soin d'introduire, entre chaque mouvement, des pauses, des respirations.

Le groupe aficionado Guillermon Moncada

Vers la fin des années 1980, j'ai intégré différents groupes aficionados, comme le groupe Afrocaribe ou le groupe Guillermon Moncada, qui rassemblait les travailleurs de la zone portuaire et où je suis resté deux ou trois ans.

Moncada était à mon avis le meilleur groupe aficionado de Santiago de Cuba pour ce qui touche aux danses folkloriques comme l'afro-haïtien et afro-cubain. Je n'ai pas fait de spectacles avec eux, mais cela a été très formateur pour moi. C'est là que j'ai appris à comprendre les bases de la danse afro-haïtienne, le vaudou, le gaga, la tumba francesa, la tajona, le merengue haïtien (photo ci-contre : Onilde dansant une danse folklorique afro-haïtienne).



Los Llamativos et Ronald Gonzales



Mais le groupe d'amateurs qui m'a le plus marqué a été Los Llamativos, où je suis également resté trois ans, en tant que danseur et chanteur. Je l'ai intégré vers 1990. C'était à l'époque le meilleur groupe de jeunes aficionados en rumba. C'est grâce à lui que j'ai commencé à être connu à Santiago de Cuba en gagnant plusieurs prix comme danseur de columbia, au début des années 1990 (photo ci-contre : Onilde dansant la Columbia à Paris en 2012).

La rumba n'est pas à proprement parler une danse afro-cubaine, ni une danse religieuse. Au sens strict, elle n'appartient pas à la catégorie du folklore. Elle est plutôt originaire de la partie occidentale de l'île : Matanzas, La Havane...



La direction artistique était exercée, sans qu'il en ait le titre officiel, par Ronald Gonzales, qui est aujourd'hui chanteur de Yoruba Andabo (photos ci-contre et ci-dessous). Il jouait pour nous un rôle de guide du fait de ses grandes connaissances. Il m'a beaucoup marqué. Nous sommes originaires du même quartier et je connaissais toute sa famille, où tout le monde est rumbero : sa grand-mère était danseuse,

son grand-père Aberaldo musicien, son oncle Alberaldito chanteur, sa mère danseuse et chanteuse, tout comme son frère Ricardito. Dans sa maison, la rumba faisait partie du quotidien.

Comme tous les rumberos, il a commencé à chanter dans la rue : la rumba, la bembé. Sa voix m'a tout de suite marqué : douce et forte à la fois. Il vivait la rumba. C'est elle qui est venue le chercher, pas le contraire. Ronald est un rumbero-né.

Je le croisais souvent dans le quartier mais nous ne nous sommes vraiment rapprochés qu'à l'occasion de la formation de Los Llamativos, qui était au départ un peu improvisé. Si les jeunes qui le composaient savaient un peu danser la rumba, ils n'en comprenaient pas vraiment le concept. C'est Ronald, qui n'avait que dix-sept ans à l'époque, qui corrigeait tous les défauts, prodiguait conseils et encouragements. Il faisait les arrangements du coro, de la guía (le chanteur), des percussions. Il a tout mis en place. Il était aussi le chanteur principal du groupe. Il était accompagné par un ami, Barbarito, qui est aussi chanteur, danseur et percussionniste.



À Santiago, à l'époque, étaient organisées des compétitions de rumba pour aficionados, avec des récompenses : 150 pesos pour le premier prix, 100 pour le deuxième, 50 pour le troisième. Nous y avons participé dès la première année d'existence du groupe. Nous nous sommes inscrits dans trois catégories : groupe, danse individuelle de guaguanco, danse individuelle de columbia (photo ci-

contre : guaguanco dansé par le Conjunto Folklorico de Oriente). Je représentais le groupe comme danseur de columbia. Il existe différents styles de columbia. Le mien est classique : je ne tourne pas sur le sol, je ne me jette pas par terre, je danse debout, sur place.



L'une des compétitions qui m'a le plus marqué avait lieu à la Casa del estudiante, à côté de la Casa de la trova et en face de l'hôtel Casa grande. Pour l'anecdote, c'était le cabaret destiné aux métis avant la Révolution. La pression était rude et la concurrence féroce. Dès que je suis arrivé, quelqu'un m'a immédiatement prévenu : « Tu vois ce danseur là-bas ? Il veut que tu saches qu'il est plus fort que toi et que c'est lui qui va gagner ». J'avais hâte d'en découdre,

j'étais prêt à faire la guerre, à défier n'importe qui. Alors, sûr de moi, j'ai répondu : « Va lui dire qu'il se tienne prêt pour la leçon que je vais lui donner ! » Lorsque je suis entré sur la piste, le silence s'est fait autour de moi. J'ai compris que j'étais attendu. Et ce soir-là, j'ai gagné le premier prix. Ma réputation de guerrier était faite.

Pendant trois années consécutives, nous avons participé au festival et, à chaque fois, nous avons gagné des prix dans toutes les catégories, notamment moi-même en columbia (ci-contre : Onilde dansant la Columbia à Paris en 2012).



Groupes La Ceiba et Cotumba



haïtienne du côté de mon grand père.

Vers 1992, j'ai participé à la fondation du groupe La Ceiba, originaire du quartier du même nom, derrière la Place de la Révolution. Dans ce groupe, qui existe toujours (photo ci-contre), j'ai beaucoup dansé les danses haïtiennes, qui sont ainsi devenues l'un de mes spécialités : tumba francesa, tajona, vaudou, meringue haïtien, gaga. À Santiago, le folklore haïtien est très présent, alors que le folklore Yoruba est plus implanté dans la partie occidentale de l'île. Je suis moi-même d'origine

haïtienne du côté de mon grand père. Geovani était le directeur du groupe folklorique de La Ceiba. C'est un ancien musicien du groupe Folkorico Cotumba. Il était Omo aña (batteur de tambours sacrés dans la religion Yoruba, ndlr) et spécialiste des rythmes afro-haïtiens. Ses connaissances sur la tumba francesa sont immenses. Comme percussionniste, il y jouait du « primo », l'équivalent du quinto en rumba, c'est-à-dire le tambour le plus aigu. Le chorégraphe était Roberto David, également un ancien du groupe Cotumba. C'est peut-être le meilleur chorégraphe de danse afro-haïtienne à Santiago. En plus de l'afro-haïtien, le groupe faisait aussi de la rumba et du son, pour intégrer tout cela dans un grand spectacle. Le groupe La Ceiba a travaillé, entre autres, pour l'hôtel Las Americas, le plus grand et le plus moderne de Santiago. (photo ci-contre : spectacle de Tumba francesa par le Conjunto Folklorico Oriente).





ma formation de niveau professionnel (photo ci-contre : le Conjunto Cotumba aujourd'hui).

À cette époque, je dansais aussi dans le ballet Folklorico Cotumba. J'allais à La Ceiba le soir et le matin au Cotumba, où j'étais « a prueba », c'est-à-dire aspirant danseur professionnel. J'y ai côtoyé de grands chorégraphes comme Ernesto Almiñan, Teodoro Fiorentino ou Roberto David. C'est là que j'ai véritablement reçu

La période économique spéciale

Au début des années 1990, au moment de la « période économique spéciale » ; il m'a fallu chercher, comme tous les autres artistes, de quoi vivre en dehors de la danse. En 1993, j'ai trouvé un poste d'électricien dans le secteur du bâtiment. J'ai d'abord concilié les deux activités, puis, vers 1994-1995, j'ai dû arrêter la danse. Ce fut un moment de restrictions très dur. Évoquer cette période n'est pas facile pour moi.

En 1996, j'ai pu reprendre la danse. Un ami du groupe Cotumba, Sergio Etcheveria, est venu me voir et m'a dit : « Un des danseurs de l'hôtel Casa grande, Silvio, s'est exilé. Veux-tu sa place ? » J'ai accepté car il me tardait de reprendre la danse. J'ai monté un numéro de son dans un spectacle pour touristes. Tout le monde cherchait ce type de travail à l'époque, pour obtenir des devises convertibles. J'ai ainsi travaillé comme sonero, d'abord à la Casa Grande puis à la Casa Artex (photo ci-contre : groupe de son à l'hôtel Casa grande).



Chorégraphe à Santiago

À la fin des années 1990, j'ai développé une activité de chorégraphe, toujours à Santiago. J'ai obtenu des grands prix comme chorégraphe de la Conga Infantil de Los Hoyos : le troisième prix en 1998 et le premier prix en 1999.



Voici comment les choses se sont passées. Un jour, en 1998, Marisa, la directrice de la Conga Infantil de Los Hoyos (photo ci-contre), est venue me voir. Elle m'a expliqué que cela faisait dix ans que cette comparsa n'arrivait plus à obtenir des prix pendant le carnaval et qu'elle était inquiète pour l'avenir du groupe. Elle m'a demandé de reprendre les choses en main. J'ai alors préparé trois chorégraphies de danses traditionnelles : un Cha cha cha, un Son et un Mambo. Cette année-là, nous avons obtenu le troisième prix. Pour un début, c'était encourageant, certes, mais pour moi ce n'était pas satisfaisant : il me fallait le premier prix.



L'année suivante, les directeurs de la Conga de los Hoyos, Bandera et Marisa, m'ont proposé de poursuivre. Alors, au printemps 1999, j'ai commencé à monter une chancletta (spectacle de claquettes), avec une quarantaine de filles âgées de 12 à 15 ans. Des chorégraphes expérimentés présentaient aussi leur groupe lors de ce concours. Alors quand on a annoncé que nous avions cette fois-ci remporté le premier prix, je n'y ai pas cru tout de suite. Je ne l'ai compris que

lorsque tous les enfants ont sauté sur moi en criant. Ils étaient fous de joie. Ils ont déboulé dans le quartier de Los Hoyos en chantant la célèbre chanson « Oye oye si tengo el premio ! » (photo ci-contre : enfants à la casa de la cultura José Manuel Povedo)

Pendant toutes les années 1990 j'ai aussi participé à de très nombreux festivals de danse à Cuba : Festival international de Varadero, Festival del Tambor de Matanzas, Festival de Camaguey, Festival des caraïbes de Santiago de Cuba, Festival de La Havana...

Le départ de Santiago et l'arrivée en France

J'ai commencé à travailler en 1999 à l'Alliance française, comme professeur de salsa, à l'invitation de Daniel Chatelain. Le matin, je donnais des cours. Le soir, je cuisinais des pizzas artisanales. Ma première pizza était infecte, puis, petit à petit, je me suis amélioré et, à la fin, j'avais pas mal de clients (photo ci-contre : cours de danse à l'Alliance française de Santiago).



C'est à cette époque que j'ai rencontré Carole, avec laquelle je me suis marié. C'est avec elle que je suis arrivé en France le 18 octobre 2000.



Mon arrivée à Paris a été un choc : le froid, l'anonymat, l'opulence apparente. Au début, j'étais enthousiaste. Je saluais tous les voisins que je croisais en me présentant comme on le fait chez moi ; je visitais les supermarchés sans parvenir à croire qu'il était possible de trouver un lieu où tant de nourriture était amassée ; j'enfourchais mon vélo et je visitais chaque quartier, chaque avenue, chaque ruelle. Tout m'émerveillait. Puis un jour, alors que j'avais mis la musique chez moi à fond, la voisine est venue me voir. J'ai

cru qu'elle s'intéressait à la musique et qu'elle voulait mieux écouter alors je lui ai proposé d'entrer comme on le fait à Santiago. Elle a refusé. Quand la police a frappé à ma porte pour me demander de faire moins de bruit, j'étais sidéré. J'ai réalisé que je devais me mettre à apprendre sérieusement la langue et les coutumes françaises. Carole m'a énormément soutenu : elle m'a appris à m'adapter, à comprendre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas ici, elle m'a accompagné pour mes démarches administratives, elle m'a appris à reconnaître les opportunités, à saisir des pièges à éviter. Je lui en serai toujours très reconnaissant (photo ci-contre : Onilde avec des amis, sur la péniche Demoiselle).

Mes débuts à Paris



J'ai tout de suite commencé à travailler comme professeur de salsa, d'abord à l'université de Saint-Denis, de Versailles, puis à Saint-Quentin en Yvelines.

Je pense aussi être le premier Cubain à avoir donné des cours de rumba à Paris. Les autres professeurs me déconseillaient d'enseigner cette danse. Selon eux, la rumba n'intéresserait pas les Français. Mais j'avais envie d'y croire. J'ai trouvé une salle dans le quartier de Strasbourg-Saint-Denis. Au début, j'avais peu d'élèves : 4 ou 5 personnes. Mais j'ai persévéré et le nombre d'élève a augmenté. Cela n'était pas encore vraiment rentable : avec ce que gagnais je parvenais à peine à payer la salle. Mais, quand je crois en quelque chose, je suis un enragé. J'étais très motivé, car je savais qu'un jour les gens allaient s'intéresser à la rumba. Et c'est ce qui s'est produit.

Je n'ai pas été surpris par la différence de niveau entre mes élèves français et cubains. À Santiago, j'avais déjà donné des stages à des Français, des Espagnols, des Allemands, et je savais donc à quoi m'attendre. C'est cette diversité des cultures, des approches, des manifestations d'enthousiasme ou d'hésitation qui m'a permis de forger ma pédagogie. Avec des adultes, je ne m'embarrasse pas du superflu, je vais à l'essentiel : je ne fais pas « l'animateur », j'enseigne pour ceux qui viennent pour apprendre et mon but est de faire progresser chacun avec sa personnalité (photo ci-contre : cours à Salsabor).



À Cuba, tout le monde sait danser, car on écoute la musique. Je conseille à tous mes élèves d'écouter la musique, écouter et écouter encore, jusqu'à en avoir le cœur rempli. C'est l'essentiel pour arriver à bien danser. C'est d'ailleurs pour cela que je ne sais pas exactement quand j'ai appris à danser. En fait, je crois que j'ai appris naturellement, en regardant et en écoutant.



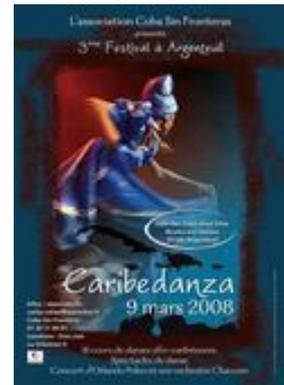
À partir du moment où les européens commencent à être vraiment intéressés par un travail de fond sur la musique et sur la danse cubaine, et à pratiquer la rumba qui en constitue l'une des bases principales, ils finissent par surmonter leurs difficultés, à améliorer leur conscience rythmique et corporelle. Aujourd'hui, le public progresse à la fois en nombre et en qualité, car certains veulent aller plus loin, par exemple en préparant des spectacles. Le terrain avait d'ailleurs déjà été préparé par la salsa, dont le fort rayonnement international a enclenché un début de reconnaissance de la culture populaire de mon pays à l'étranger (photo ci-contre : Peña de Rumba à la Péniche Demoiselle).

Les cours et le festival Caribedanza



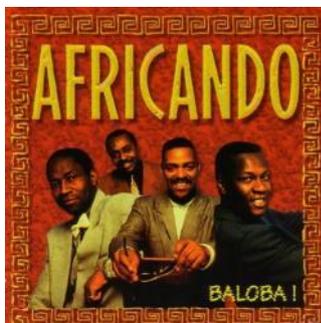
J'ai rapidement commencé à fréquenter la Pachanga, où j'ai rencontré Ivan Martinez (photo ci contre) et Carlos Rodriguez qui enseignaient là. Carlos m'a proposé de faire une démonstration. Avec l'une de mes partenaires, Aniurka Balanzo, nous avons dansé un son. Un son comme il faut le danser, je le précise, sur le contretemps et non sur le temps comme on le fait trop souvent ici. Quelques années plus tard, Carlos m'a dit que c'est en me voyant danser ce jour-là qu'il avait compris ce qu'était le vrai son traditionnel.

J'ai fait quelques remplacements, puis, très vite, les professeurs de la Pachanga m'ont ouvert un créneau pour que je puisse donner mes propres cours. Carlos Gonzales m'a ensuite proposé de participer au festival Caribedanza, qu'il organise chaque année à Argenteuil.



Vers 2003 ou 2004, j'ai aussi participé au festival de Pau, où j'ai été invité par Javier Pompa. Javier est un bon professeur et un bon chorégraphe, que je connaissais de réputation mais que je n'avais encore jamais rencontré auparavant.

La carrière artistique en France et à l'étranger



J'ai peu à peu développé ma carrière artistique, comme danseur, chanteur et musicien. J'ai été chorégraphe pour Africando, aujourd'hui disparu, mais qui était à l'époque l'un des meilleurs groupes de salsa africains. J'ai fait la chorégraphie de l'un de leur clip, Donni Donni, qui est passé très souvent sur les télévisions africaines, et celle de leur concert au Zénith en 2003 pour la sortie d'un de leur CD et d'une vidéo.

J'ai ensuite participé à de nombreux festivals et spectacles avec Africando. Après la dissolution du groupe en 2007, j'ai gardé des contacts avec plusieurs de ses musiciens. L'ancien directeur artistique d'Africando, Miguel Gomez, participe d'ailleurs aujourd'hui à Rumbabierta, où il joue des percussions.

J'ai aussi travaillé trois mois vers 2003-2004 pour Eurodisney. Nous organisons deux défilés de carnaval par jour, avec un orchestre, auxquels participaient des gens du monde entier, enfants comme adultes. C'était formidable, cela dégagait beaucoup d'énergie. Comme cela se passait pendant l'hiver, on nous avait donné un vêtement très fin et très chaud pour nous protéger du froid (photo ci-contre : grand défilé à Eurodisney).

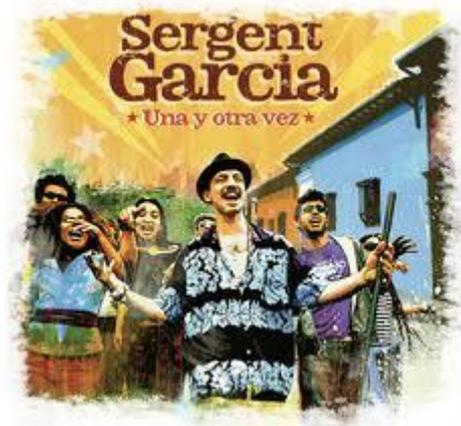




Vers 2005-2006, on m'a proposé de réaliser la chorégraphie du défilé de carnaval de la Fiesta de los Caribes à la Biennale de Lyon. C'était une grosse production, avec une équipe nombreuse : des costumiers, des décorateurs, etc. J'ai dirigé à cette occasion un groupe de 250 personnes, enfants et adultes. Mais cela m'a donné des sueurs froides !!! Le premier jour, j'arrive, je m'installe, et quelqu'un de l'équipe, qui s'occupait de moi, me dit : « on va visiter le lieu de répétition. »

Quand nous sommes arrivés là-bas, je n'en ai pas cru mes yeux : c'était un stade d'athlétisme ! J'étais inquiet. Mais quand je me suis rendu compte que tous ces gens ne connaissaient rien à la danse, là, j'ai été un peu effrayé. Je leur ai annoncé : « Avec moi, vous allez défiler et danser comme jamais vous ne l'avez fait. Etes-vous partants ? » Silence total. J'ai voulu les faire mettre en ligne : ils en étaient incapables. Le niveau était désastreux. Alors j'ai changé de stratégie : avant de leur enseigner des pas, j'ai cherché d'abord à les rassurer : j'ai travaillé leur motivation, je leur ai appris à prendre confiance, j'ai créé un esprit de groupe. Quand ils ont compris que je croyais en eux, ils se sont mis eux aussi à croire en eux-mêmes. Finalement, notre défilé a eu beaucoup de succès.

Je suis ami avec le percussionniste du groupe Sergent Garcia, Ivan Darroman, et c'est par son intermédiaire que j'ai rencontré le directeur artistique de l'orchestre, Bruno Garcia. Celui-ci est d'abord venu me voir danser dans un bar à côté de chez lui, le jour de la fête de la musique, puis est revenu à la Peña de Rumba. Il m'a demandé de préparer avec Nichito une chorégraphie de Salsa Suelta pour un spectacle de son groupe à l'Olympia, en 2006. Puis l'année d'après, nous avons animé avec eux le carnaval de Bordeaux. Ils avaient fait venir des musiciens du Folklorico de Oriente. Ils ont joué ensemble de la musique Yoruba, du son, de la Salsa. Nous faisons la partie dansée en tant que chorégraphes et interprètes. Nous avons aussi organisé un défilé de conga.



J'ai collaboré pendant plusieurs années avec Nichito. Cette rencontre a été importante pour moi. Nous avons tous les deux entendu parler l'un de l'autre par Juan Teodoro Fiorentino.

Nous étions donc tous les deux curieux de nous connaître, car nous ne nous étions en fait jamais croisés. Finalement, c'est par hasard que nous nous sommes rencontrés vers 2005 au Diabilth'o de Paris.

Nous avons commencé à danser tous les deux la salsa suelta et nous avons immédiatement sympathisé. Depuis, j'ai appris à apprécier ses multiples talents.



Outre la chorégraphie du spectacle de Sergent Garcia à l'Olympia, nous avons beaucoup travaillé ensemble, à Bordeaux pour le carnaval, au festival de Martinique, à Saint-Tropez, en Allemagne, en Hollande, etc.

J'ai aussi dansé dans beaucoup d'autres endroits à Paris, seul ou avec Nichito : le Divan du monde, le Zenith, le Cabaret Sauvage où nous sommes passés en 2008 à l'occasion du festival de jazz de Paris, la cité de la musique, le Glaz'art,

l'Alliance française...

Rumba Abierta

Avec Javier Campos Martinez, nous avons créé Rumba Abierta en 2004. À l'origine, le groupe s'appelait Afrikete. Puis il s'est dissout un moment, et nous l'avons reformé sous le nom de Rumba Abierta, qui existe toujours (photo ci-contre).



Les premières années, nous animions une Peña tous les dimanches au Babalu, dans le quartier de la Bastille où venaient jouer beaucoup de musiciens cubains. Nous avons fait appel à eux pour qu'ils amènent des amis français. Cela a été un peu dur au début, car les gens ne savaient pas bien ici ce qu'était la rumba. Mais ils ont vite compris l'énergie qui s'en dégageait, et la rumba s'est progressivement diffusée.



Les activités de Rumba Abierta se sont alors bien développées. Nous avons donné un très beau concert au New Morning. Nous avons fait la rencontre du saxophoniste Julien Lourau, un ami de Sébastien Quezada, chanteur et percussionniste du groupe, qui était venu nous écouter au Babalu.

Six mois plus tard, il nous a proposé de faire un CD avec lui. Ce disque a été enregistré en une semaine et diffusé en

2007. Il a eu beaucoup de succès. Cela a été l'une de mes meilleures expériences en France. Nous avons fait pas mal de concerts avec lui comme au Festival de jazz de Nice, où tant de gens s'étaient déplacés que le théâtre semblait t plein à craquer.

Actuellement, nous jouons le dimanche soir sur la Péniche Demoiselle, au bassin de la Villette (photo ci-contre). Ces soirées drainent désormais beaucoup de monde.





Le public s'est tellement élargi qu'on peut même organiser à Paris un festival entièrement dédié à la rumba, comme celui qui a eu à Aubervilliers à la fin du mois d'octobre dernier.

Notre contribution à cette manifestation a été multiforme. Nous avons donné plusieurs spectacles dans le cadre de ce festival, avec Los rumberos de Cuba de la Havane le 27 octobre (photo ci-dessus) et avec des groupes de rumba

congolais et flamenco le 11 novembre.

Avec ma partenaire Aliuska Barrientos, nous avons aussi animé un stage de rumba et d'afro-cubain destiné aux adultes.

Enfin, j'ai animé un atelier avec 80 enfants venus d'écoles élémentaires. Nous en avons sélectionné une vingtaine pour faire une restitution devant public. C'était ambitieux, car on les avait pris de zéro, mais cela a bien fonctionné.

Aujourd'hui, la rumba est à la mode en France, les gens la comprennent, aiment la regarder et la pratiquer.

Cela me remplit de joie.



Propos recueillis par Fabrice Hatem
(remerciements à Catherine le Saulnier)